

ral en chef a été arrêté comme un simple mortel et passe de cour en cour sans qu'on paraisse savoir au juste que faire de cet homme encombrant. A Scott City, une autre armée qui s'était emparée d'un train a dû enfin se rendre aux autorités après une course échevelée de 214 milles : ce n'était vraiment pas la peine d'avoir couru si vite et si loin pour arriver à ce résultat !

* *

Un avocat sans clientèle
Était dans une dèche telle
Que ses habits, son pardessus,
Ses discours étaient déçousus
Et ses jours étaient très moroses.

MORALE :

Pas d'effets sans causes....

* *

On se prépare à fêter joyeusement le 24 juin, le 60^e anniversaire de la fondation de la société Saint-Jean-Baptiste. La coutume de *jeux de joie* va être ressuscitée. Ces jeux seront allumés le 23 juin au soir, et le signal sera donné du haut de la montagne de Montréal. Le président du comité des jeux, M. J. X. Perrault, désirent organiser une démonstration générale, dans tout le pays, invite à se mettre en correspondance avec lui toutes les personnes des paroisses de la province qui voudraient prendre l'initiative d'un feu dans leur localité.

* *

L'Amérique du Sud n'a pas de chance : après les horreurs des guerres et des révolutions, voici qu'un effroyable tremblement de terre vient d'y causer d'épouvantables ravages.

D'après une dépêche de Caras, une terrible secousse s'est fait sentir dans la nuit du 23 avril. Les villes de Chiguano, Lagunillas, San Juan, Merido, et un grand nombre de villages ont été engloutis dans le sol bouleversé. La désolation est répandue dans toute cette malheureuse contrée. On pense que dix mille personnes ont péri dans cet affreux cataclysme.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE — A. T., St-Hyacinthe. — La correspondance dont vous nous parlez dans votre lettre ne vous était pas adressée.

Pedro. — Nous avons reçu votre volumineux travail que nous soumettons à la rédaction.

O. G., Montréal. — Votre article, *Récits et légendes*, paraîtra la semaine prochaine.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Deuxième partie. — Eloquence religieuse



FÉNELON — François de Salignac de La Mothe-Fénelon naquit au château de Fénelon, en Périgord, en 1651, d'une famille très ancienne, qui a fourni à l'Église et à la France un grand nombre d'hommes distingués.

On lui donna, de bonne heure, des précepteurs chrétiens et savants, et, sous leur

sage direction, le jeune seigneur développa ses nombreuses qualités et fit concevoir à ses maîtres de grandes espérances.

Après de brillantes études à Cahors, puis à Paris, au collège Plessis, où il prononça, à quinze ans, un sermon qui fit grand bruit, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, et, au sortir de cette maison, fut nommé supérieur des Nouvelles Catholiques. En 1687 il composa, pour la duchesse de Beauvilliers son *Traité pour l'éducation des filles*,

et après la révocation de l'Édit de Nantes fut envoyé comme missionnaire en Saintonge, un des foyers du protestantisme.

L'amitié de Bossuet lui valut, en 1689, la position éminente de précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XII (1).

Le plus bel éloge que l'on puisse adresser à Fénelon, comme *éducateur*, c'est de répéter cette belle parole de Voltaire, sur son élève : "La France eût été trop heureuse sous un tel roi."

Fénelon composa pour le jeune prince des *Fables*, des *Dialogues des morts*, imités de Lucien, et une épopée en prose, une sorte de continuation de l'*Odyssée* d'Homère, *Télémaque*, un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Si la postérité a pu connaître et apprécier cet ouvrage qui tient à la fois du roman et du poème, et qui présente à toutes ses pages de si grands enseignements, elle le doit à l'indiscrétion d'un valet de Fénelon. Ce serviteur ramassa un jour tous les manuscrits composés exclusivement pour le jeune duc de Bourgogne, et les publia sans l'autorisation de son maître. Devant les marques d'admiration profondes qui s'élevèrent de toutes parts à l'apparition de cette œuvre admirable, Fénelon dut blâmer sévèrement son serviteur, car ce concert unanime de louanges devait blesser grandement son humilité. (2)

Fénelon, dans ses sermons et même dans son *Traité de l'éducation des filles*, annonçait déjà une tendance prononcée au *mysticisme*, lorsque Mme de Guyon, dans des conférences célèbres, se fit l'apôtre d'une doctrine exaltée, posant en principe que seul l'amour de Dieu doit servir de base à toutes nos actions, sans aucun souci de la vie future, d'où l'on a donné à cette doctrine le nom de *quiétisme*, c'est-à-dire repos absolu de l'âme.

Après avoir été nommé, en 1695, archevêque de Cambrai, sur la recommandation même de Bossuet, Fénelon prit ouvertement la défense des principes de Madame de Guyon, et pour se justifier publia l'*Explication des maximes des saints*.

Dès lors, Bossuet devint son ennemi, et par des attaques vigoureuses, confondit l'instigatrice de ces nouveaux principes, madame de Guyon. Dans un plaidoyer éloquent qu'il adressa au pape, l'évêque de Meaux se plaignit des erreurs théologiques contenues dans l'ouvrage de Fénelon ; Innocent XII, suivant en cela le sentiment de tous ses prélats, condamna les *Maximes des saints*, par une bulle publiée en 1699.

Fénelon, plein d'humilité et de douceur, reçut sans se plaindre la condamnation de son livre, et la lut lui-même en son église. Telle fut la fin du *quiétisme*.

En 1695 il entra à l'Académie française, en remplacement de Pellisson. C'est alors qu'il publia sa fameuse *Lettre sur l'Académie française*, ouvrage littéraire d'un grand mérite. Ses dernières œuvres furent les *Trois dialogues sur l'éloquence*, le *Traité de l'existence de Dieu*, les *Lettres sur la religion*, et quelques sermons. Il mourut à Cambrai, en 1715, laissant le souvenir d'une vie toute remplie d'humilité et d'amour.

Le caractère de Fénelon, c'est la douceur ; aussi ses écrits portent-ils tous l'empreinte de cette vertu. Il n'a pas la sublimité et la grandeur de Bossuet, mais il possède mieux que lui l'onction de la pensée, la grâce et le charme du style. Toujours on le voit animé d'un amour ardent de son pays, de sentiments profonds des besoins du peuple au risque parfois d'encourir la disgrâce des puissances.

On remarque dans *Télémaque* que Monte qui en appelle le *livre divin du siècle de Louis XIV*, une grande richesse de style, une harmonie douce, des caractères bien tranchés, une poésie entraînant, toujours élevée et des leçons profondes de morale. C'est un style qui coule de source sans efforts, sans travail apparent.

(1). Ce prince, né à Versailles en 1652, devint dauphin en 1711. S'il fut bon et vertueux, il montra peu d'habileté à la guerre. Il mourut en 1712, trois ans avant Louis XIV, laissant la succession du trône à son fils, Louis XV.

(2) Louis XIV, qui s'était cru bien à tort représenté dans *Télémaque*, sous les traits d'un roi débauché et de politique, n'aima jamais Fénelon. À la mort du duc de Bourgogne, il prit tous les papiers laissés dans la cassette du prince par Fénelon et les brûla impitoyablement. Mme de Maintenon, qui en lut quelques-uns, ne put s'empêcher de dire : "On ne peut rien écrire de si beau et de si bon."

Les sermons de Fénelon ne sont point passés, pour la plus grande partie du moins, aux mains de la postérité. Humble en toutes choses, il préféra instruire ses ouailles avec simplicité. Cependant deux ou trois de ses discours ont suffi pour lui donner le nom d'orateur, et le placer aux côtés du grand Bossuet.

"On croirait, dit le cardinal Maury, que Fénelon a produit le *Télémaque* d'un seul jet ; l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire ne pourrait distinguer les moments où Fénelon a quitté et repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que l'imagination agrandit et resserre à son gré. Jamais on s'aperçoit d'aucun effort ; maître de sa pensée, il la voit sans nuages, il ne l'exprime pas, il la peint ; il sent, il pense, et le mot suit avec ses grâces, la noblesse et l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales, que nous laissons perdre, qui enrichissent l'idiôme grec, et sans laquelle il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne ; traîner péniblement des phrases tantôt précises, tantôt difformes, où l'esprit trahit son embarras à chaque instant et ne se relève que pour retomber. Son élocution, pleine et harmonieuse, enrichie des métamorphoses les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au lecteur que clarté, facilité, élégance et rapidité. Grand, parce qu'il est régulier, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les États, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent son génie observateur ; et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative. En un mot, Fénelon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie ; et son style vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut être, ressemble à sa vertu."

PIERRE BÉDARD.

LA TROUPE ARABE

(Voir gravure)

Les Arabes, dont on a pu admirer, au parc Sohmer, les tours prodigieuses de force et d'habileté, sont natifs de la Barbarie, entre Tripoli et le Désert de Sahara, en Afrique. Ils sont mahométans et descendent d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Ce sont les premiers Arabes de cette famille qui ont visité le monde chrétien, et ont été amenés en Amérique par Hassan Ben-Ali, de la même tribu, pour voir l'Exposition de Chicago, où ils ont montré leur étonnante science acrobatique.

L'HIRONDELLE

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelque fois donne à manger à ses petits en volant... Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité prestée de ses mouvements ; toujours mais resse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent et se fuient.

GUÉNEAU DE MONTBELLARD.